L'éden de Findhorn et son revers

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 31, numéro 4 (184), août 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1989). Compte rendu de [L'éden de Findhorn et son revers]. *Liberté*, 31(4), 74–79.

POÉSIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

L'ÉDEN DE FINDHORN ET SON REVERS

Un jour, je traverserai l'Atlantique. À Londres, je prendrai la route du nord. Par Manchester et Carlisle, je franchirai la frontière d'Écosse près de Longtown, accroché au *night mail* d'Auden.

*This is the night mail crossing the border
Bringing the cheque and the postal order
Letters for the rich, letters for the poor
..... and the girl next door.*

Il me manque un wagon du train. Je l'avais pourtant appris par cœur en 1962. Était-ce *The shop at the corner? The man at the corner?* Donc, à bord du wagon manquant, par Galashiels, je gagnerai Édimbourg, puis, vers l'ouest, le pont sur le *Firth of Forth*, que je franchirai vers Dunfermline. Et ainsi toujours plus au nord, à travers les monts Grampians, par Dunkeld, Blair Atholl, Kingussie. Je traverserai la rivière Findhorn et descendrai vers Inverness. De là, j'irai vers l'est, le long de *Moray Firth*, par Nairn, jusqu'à la rivière Findhorn que je retrouverai à son embouchure. Au fond de la baie où la rivière se jette, je rencontrerai Forres. Forres! Le ciel se couvre et des nuées d'orage avancent sur *Moray Firth*. «A camp near Forres. Enter King Duncan, Malcolm, Donalbain, Lennox, with attendants, meeting a bleeding sergeant.» Je les fais ressortir aussi vite. Dehors, le sergent qui saigne, la tête armée, l'enfant couronné qui porte un arbre! *All ghosts, vanish!* C'est

autre chose que je viens voir. Rien de moins que le vrai éden de Findhorn.

Castaneda a raison de dire que le chemin est doué d'un pouvoir et qu'il révèle sa force à qui sait ne faire qu'un avec lui¹. Un jour enneigé de novembre 1962, au moment où le train de la poésie écolière d'Auden entrait, wagon après wagon, dans ma mémoire, Peter Caddy, Eileen et leurs trois enfants ne faisaient qu'un avec la route du nord. Ils quittèrent Londres et montèrent jusqu'à Forres où ils trouvèrent le camp de Duncan endommagé, dégénéré en un camping pour roulottes semé de boîtes de conserves et de bouteilles brisées. Peter Caddy n'en était pas à sa première aventure. Plus jeune, il avait fait une marche de trois mille kilomètres dans l'Himâlaya, traversé le Cachemire et poussé une pointe au Tibet. Tout cela pour arriver à Findhorn, sur une terre aride et balayée par le vent, où quelque chose lui disait qu'il avait trouvé son terme. L'approche de l'hiver rendit sinistre l'installation des Caddy dans un coin abandonné du camping. La mauvaise saison fut consacrée à l'étude d'hypothétiques moyens de subsistance. La culture dans le sable aride commença au printemps suivant, malgré les recommandations contraires de tous les gens de l'endroit qui savaient qu'à Findhorn, la culture était une folie. Or, dès 1964, les cultures des Caddy allaient prendre des proportions édéniques et des visiteurs de tous horizons affluer pour voir prospérer soixante-cinq variétés de légumes, vingt et une de fruits, quarante d'herbes et des quantités de fleurs. R. Lindsay Robb, expert agricole aux Nations unies, visita Findhorn juste avant Noël et déclara officiellement: «La vigueur, la bonne santé et l'épanouissement des plantes de ce jardin en plein hiver, sur une terre constituée presque exclusivement d'un fin sable stérile, ne peut s'expliquer par la simple application de quantités

1. Voir Carlos Castaneda, *Le Don de l'Aigle*, traduit de l'anglais par Guy Casaril, Paris, Gallimard, 1982, p. 66.

modérées de compost, ni en fait par l'emploi de l'une ou l'autre méthode de culture biologique connue. D'autres facteurs entrent en ligne de compte, et ils sont vitaux.» Qu'entendait-il par là? Peter Caddy révéla à sir George Trevelyan, autre visiteur et membre de l'Association pédologique, que l'entreprise avait eu des fondements spirituels. Était-il vraiment utile d'essayer de transmettre un savoir intransmissible? Les pas sont inséparables de la route. Trevelyan écrivit à lady Eve Balfour qu'un facteur X devait nécessairement exister, et que si l'on avait pu accomplir de tels miracles à Findhorn en si peu de temps, le Sahara devrait pouvoir fleurir. Trevelyan savait certainement qu'il écrivait de l'endroit où «l'enfant couronné qui tient un arbre» avait annoncé que le bois de Birnam se mettrait en route.

Je n'ai jamais vu l'éden de Findhorn. Existe-t-il encore? Le camp de Duncan a-t-il cessé de fleurir? Je pourrais m'interroger pareillement au sujet d'une petite clairière que j'ai vue, en 1975, au nord-ouest de Gander, très loin de tout lieu habité. Un individu bizarre y vivait dans une cahute indescrivable. Il cultivait des légumes pour les touristes rarissimes. Depuis dix ans, je lis des livres de diverses provenances qui témoignent d'un passage de la poésie aux actes. À conception du monde différente, disent ces livres, mode de vie différent. Autrement, à quoi bon? De cette espèce est le petit livre de Michel Jourdan: *La Maison sur la montagne*². L'aventure des Jourdan — leur installation dans les Pyrénées — n'est pas sans rapport avec l'expérience des Caddy. Leur but: trouver leur lieu pour ne jamais gémir vainement, avec Mallarmé, de «n'avoir pas trouvé la région où vivre». *La Maison sur la montagne* traite d'un art de vivre, et donc d'abord d'une conception de la maison. Elle sera loin des ridicules machines à habiter automatisées. Elle tiendra plutôt du microcosme, du résumé du monde et du paysage, de l'espace accordé à l'espace et du campement

2. Paris, Éditions Entente, 1979, 127 pages.

destiné à passer comme son occupant, dans la verdure enseignante.

*Pourquoi verte, l'éternité?
Ô douloureuse, ô ineffable
Fougère encore repliée...
Qui n'a senti en lui crier
Les premières feuilles des arbres
Ne sait rien de l'éternité.*³

Le quatrième vers est criard. Si je le répétais souvent, je crois que l'érosion lui substituerait à la longue: *Qui n'a pas entendu crier*, ou un autre énoncé qui étale davantage les sonorités. Les ailes que les vers d'Emmanuel soulèvent en passant, comme le promeneur de Rimbaud dans *Aube*, ne seraient en rien contrariées par cette érosion. Quelles ailes se lèveraient sans bruit? Leibniz, pli après pli? L'univers de David Bohm⁴? «La création tout entière gémit dans les douleurs d'un accouchement qui dure encore»?

Un jour, j'irai à Findhorn, et je saurai si quelques cheveux de nouveau-né y sont vraiment apparus. Je doute que l'accouchement se généralise aussi longtemps que des livres d'Histoire et des biographies, parfaitement égocentriques et irresponsables, traiteront l'univers comme un décor. À titre de contribution à une Histoire totale et véritable, qui existe encore si peu, je finirai par un épisode de l'histoire animale où l'on verra peut-être l'envers de l'éden de Findhorn.

Le delta du Danube, sur le 45^e parallèle, est à mi-chemin de l'équateur et du pôle. C'est là que les migrateurs se rassemblent chaque année et prennent du repos avant de continuer

3. Vers de Pierre Emmanuel, cités par Daniel Gélin dans *Mon jardin et moi*, Paris, Julliard, 1985, p. 348. Poème extrait de *Chansons du dé à coudre*.

4. Voir Ken Wilber, *Le Paradigme holographique*, Paris, Éditions du Jour, 1984, en particulier le dialogue de Renée Weber et de David Bohm, pp. 287-322.

vers le sud de l'Afrique et le Moyen-Orient — ou de regagner l'Europe centrale et septentrionale. Le delta est le point de jonction de cinq grands couloirs aériens: la voie pontique, vers les plaines russes du nord de la mer Noire; la voie sarmatique, vers le nord de l'Europe; la voie littorale, vers le Caucase; la voie elbo-orientale, vers l'Europe centrale; la voie carpatique, vers le nord des Carpates. Or, au printemps 1944, des dizaines de milliers d'oiseaux — plus de trois cents espèces — s'arrêtèrent dans le delta du Danube et attendirent. Ils stationnèrent beaucoup plus longtemps que d'habitude. Tout le monde regardait le ciel, se demandant ce que cet arrêt prolongé présageait. Dès la fin de juin, en Prusse orientale, le médecin-comte von Lehndorff remarqua le départ anormal des cigognes vers le delta. On vit bien que c'était un signe des temps, mais, dit Lehndorff, «personne n'osa exprimer ses craintes secrètes». En Bulgarie, en Roumanie, en Hongrie, des troupeaux se mirent en marche vers l'ouest, sans demander la permission à personne. C'est alors qu'en Prusse orientale, les réfugiés des pays de Milosz et de Copernic commencèrent à emplir les rues. Les troupeaux qu'ils avaient abandonnés les suivaient à travers champs. «À la fin de l'été, note Lehndorff, il y avait encore assez de pâture. Mais en approchant des bêtes pour les observer une à une, le cœur se serrait. Sans s'occuper les unes des autres, considérant l'homme comme un ennemi, elles trébuchaient, écrasaient les palissades et faisaient irruption dans les enclos et les jardins, elles tondaient les buissons et les arbres. Elles semblaient venir d'un pays où il n'y avait pas d'ordre. Et pourtant, on voyait que beaucoup d'entre elles provenaient d'excellents élevages. Mais l'élément protecteur qui unit le troupeau avait disparu.» En même temps s'écoulait sur les routes le flot des réfugiés, éclairé la nuit par les bombardements qui, à 20 ou 30 kilomètres en arrière, illuminaient la ligne du front. Lorsque le flot fut passé, Lehndorff remarqua un silence subit et total. Dans l'automne incomparable, on vit l'un ou l'autre revenir chercher un objet oublié dans sa maison vide. Les tempêtes de novembre balayèrent le pays et le figèrent. «Il ne restait plus, répar-

ties sur des kilomètres de campagne, seules ou en petits groupes, que toutes ces vaches abandonnées et redevenues sauvages, presque incapables de bouger, avec leurs pis desséchés et le dos rentré. Elles parurent d'abord menaçantes, sorte de reproche vivant aux hommes. Puis, lorsque la première neige tomba, en silence, elles s'affaissèrent l'une après l'autre.»